

Profil no 61 spécial eau – 06/2005

Le prix Profil – prix littéraire féminin romand

Cette année encore, Profil assure la parution de neuf nouvelles féminines, sous la plume de neuf auteures romandes remarquées pour leur style et leur qualité.

Afin de promouvoir la création francophone de notre pays, Profil a composé un jury de personnalités du monde culturel et fait également participer ses lectrices à cette nouvelle aventure. Ces nouvelles vous touchent, vous émeuvent ? N'hésitez pas à nous écrire pour partager vos émotions.

Présentation de l'auteure de la nouvelle du mois

Cléa Carmin

Femme de plume, Cléa Carmin passe du journalisme à l'érotisme, pour rejoindre la liberté. Son pseudonyme lui permet de savourer sa double vie, avec gourmandise et égoïsme. La quarantaine épanouie, libre, libérée, peut-être bien libertine, elle s'éclate en écrivant ce qu'elle se souhaite de vivre. « Brûlure » paru aux Editions Blanche, Paris, en 2003 vient de sortir chez Pocket. Son 2^e roman – même éditeur – est annoncé pour octobre prochain. Elle a publié quelques nouvelles dans des ouvrages collectifs ainsi que sur son site www.cleacarmin.com.

Désir, terre d'espoir

Est-ce la guerre qui les crache, comme ça? Peut-être la réalité qui a défiguré le paysage. La peur qui rend le voisin hargneux. La honte, qui macule tout. La haine qui suinte. Ou juste le sang qui n'a pas coulé et qui réclame, qui bout, qui veut de l'ailleurs comme on aspire à une sniffée de coke.

On s'en méfie. Du bout des lèvres, on les questionne. On a trop entendu leurs histoires pour y croire encore. On les sait dangereux. Prêts à tout, rarement au meilleur. Alors le pire, on les y envoie. On leur offre l'inactivité. D'immenses plages de temps vide. De quoi ressasser à l'infini le mal du pays.

Ils partagent une chambre. Ils conjuguent un taudis au pluriel, sans pouvoir s'y croiser. Ils mêlent leurs colères, leur tristesse, leur intimité.

Ils réclament du travail ? Quand on aura distribué ce qui peut l'être, il restera peut-être des nettoyages très sales, des bistrot trop tristes, des paies minables.

Réfugiés. Fange de la société. Parias. Oui, j'en ai connus. Quand ils se font beaux pour sortir le samedi. Quand leurs yeux se vengent de toute l'humiliation qu'ils ont subie, qu'ils lancent des flammes pour clamer leur fierté, hurler qu'ils sont des hommes quand même. Quand ils fixent, avec la convoitise de ceux qui n'ont rien...

Il appartient à ces rejetés. Sans statut. Sans reconnaissance. Sans identité. Il attend... Il gère les décisions, il recourt, il s'incrute. Apatride, il croche ses ongles dans les murs friables des foyers

d'accueil. Etre préhistorique malmené par une civilisation qui a perdu son humanité.

Il a des yeux verts. Une balafre immense lui souligne l'œil gauche. Il en cligne de temps en temps. Un tic qui dénonce que la vie, c'est pas tous les jours Byzance. Il est droit et fier. Malgré tout. Il est l'animal à jamais sauvage. Il me regarde.

Est-ce qu'une telle expression ça vous laisse le droit de ne pas comprendre, immédiatement, le passé mis à nu, l'esprit lapidé, le cœur brûlé au fer ? Faut-il raconter, expliquer, se plaindre ? Les horreurs fusent comme des éclairs, inattendus et terrifiants. On sent grésiller l'air alentours... La langue n'est pas la même. On n'a pas les mots pour exprimer la fuite, les couleurs pour rendre le prisme du malheur...

Il tance la solitude avec la morgue de celui qui ne peut plus perdre : il a déjà tout misé... Quand il me voit, je sais que je suis tout ce qui lui importe. Il tremble. Il me convoite comme jamais on ne m'a rêvée. Il me respecte à distance. Mais sa main qui ne bouge pas cajole ma tempe, ma joue, mon cou. Son oeilade durcit l'aréole de mon sein. La goutte qui perle sur sa lèvre inférieure mouille ma chatte.

Sa confiance, son culot m'épatent. Sa virilité. Cette aspiration à la femme, peu importe qui elle est, d'où elle vient... Un corps chaud. Un asile. La paix. Le parfum de la chair pour masquer l'odeur de la guerre. Le goût de la peau pour déglutir l'âcreté du sang. Un sexe pour paradis.

Je craque pour ses yeux... Des horizons infinis. Des émotions sans son. Du désir brut, qui déborde. Rien n'est plus dévorant que la

passion quand elle pousse sur la détresse ! Je n'aime pas les lubriques qui déshabillent. Ceux-ci sont bien plus forts. Ils s'approprient. Ils pénètrent. Ils possèdent. Comme si toute la puissance contenue éclatait dans ces pupilles dilatées.

Un vide me happe, abîme creusé par la violence, trou noir qui aspire. Instant dérobé. Refuge de passage. Le temps de l'urgence. Je prends comme une voleuse, sans crier gare, et je m'enfuis dans une aventure torride. Les frustrations ont engendré chez ce maudit un appétit démesuré, rebelle, vengeur. Il a faim et je ne sais que donner.

La pression, si forte, des situations insupportables à dépasser. Notre rencontre étouffe de sentiments refoulés. Il n'y a pas de place pour échanger. Juste pour se heurter. S'écorcher. S'embraser. Prendre la mesure du sacrifice, de part et d'autre. Le risque annoncé. Le blâme social. Le choc des cultures, des religions, des valeurs. Nous nous enlaçons pour combattre. Nous avons refusé les limites, les barrières, les protections. Nous nous lançons l'un contre l'autre, l'un dans l'autre bientôt.

Il m'en veut de tout ce qu'il ne peut pas m'offrir. Il a besoin de ma chaleur et il en crève de ne pouvoir se réchauffer. Il m'est infiniment reconnaissant et il a tellement envie de me frapper. Il est l'enfant abandonné et l'amant qui veut me protéger. Le plus attendrissant et le moins accessible. Le si généreux et le tellement révolté.

Il est beau de toutes ces sensations contradictoires. De la peur qu'il suscite en moi. Il respire le danger, le silence, le mystère. Une odeur forte, de mort, de feu, de terre. Je souffre des coups qu'il se retient de me donner ! Je fonds sous l'impudeur de son

aveu: "Pose ta tête au creux de mon épaule, j'ai besoin de me sentir exister pour quelqu'un...".

Sur tous ces sentiments contrariés, sur ce volcan qui gronde, sur son appel tendu comme un arc, je pose des lèvres douces. Ma bouche de tendresse mord sa colère. Mes mains caressent ses paupières closes. Ma langue glisse entre les cils pour goûter à ses globes fascinants.

Nous nous touchons. Nos bouches d'abord. Des baisers profonds. Nos langues fouillent, visitent, forcent. Ses mains investissent, elles soulèvent, elles palpent, elles pétrissent. Nos corps s'épousent, le puzzle se reforme, les courbes se creusent.

Evidemment, il est trop jeune, trop brusque, trop pressé. Mais je vénère sa fougue, son tempérament, son impatience. Je me régale de son approche de chat, tantôt méfiant, tantôt ronronnant. Je me délecte de ses gestes imprécis, de son improvisation, de ses maladresses. Sa curiosité m'émeut. Il explore. Il m'étonne soudain de ses exigences. Il entreprend, il réclame, il impose.

Quelle fête, ce désir incontrôlé, incontrôlable, comme une lame quand s'ouvre la vanne d'une écluse! Notre rendez-vous a la fébrilité des rencontres passagères: nous repoussons le sommeil, inlassablement. Le désir sans cesse renaît, rien ne l'apaise. Un pied écorche une cheville, une fesse irrite une cuisse, un sein électrise un bras : nous repartons, ardents, impétueux, insatiables.

Quel bonheur, le temps qui s'allonge, du lit à la douche, de la douche au lit, du lit à la table, de la table au lit ! Les aspirations simples s'épanouissent comme des cadeaux: frissonner et se

serrer, avoir faim et se restaurer, transpirer et se laver... Et recommencer, encore et encore. Succomber parce qu'il n'a que ce droit-là: tenir, insister, rester, user, abuser et baiser, baiser pour oublier sa condition inhumaine.

Nous ne causons pas. Entre nous, pas de mots raccommodés, effilochés, élimés. Nous sommes vrais de ne pouvoir mentir: nos âmes se comprennent. Qu'ajouter, quand deux corps se réclament, quand les jambes s'enlacent, quand les reins s'aimantent? Le reflet du miroir multiplie notre image: bouches et sexes s'entre-dévorent jusqu'à la jouissance.

Effrayante rémission chez un homme élevé pour soumettre. Il reçoit. Il prend. Il reprend. Quand je dis : "C'est fini !", il se lève, il part. Il attend au loin. J'ose : "J'ai envie !". Il revient. Avec le même enthousiasme. Pareille flamme au front. La fièvre aussi chaude au ventre. Je le frôle et toute sa volonté explose. Alors je dis oui parce que j'ai envie. Oui, parce que je me ferais violer si j'essayais de l'arrêter. Oui, parce que ça m'excite de ne pouvoir dire non. Il tient son sexe devant mon visage et sa rage m'éclabousse. Jet de colère et de plaisir mêlés.

Paradoxe du temps compté et du temps à tuer. Nous nous voyons très souvent. Nous conjugons nos ébats au ralenti parce que nous n'allons pas nous lever, pas sortir, pas travailler. Nous les répétons à l'envi pour ne pas manquer un frisson, quand nous savons qu'au matin, il peut être chassé... Nous jouissons plus fort que la vie qui va nous séparer. Conscients du sursis, nous consomons notre folie avec une intensité qui la rend plus précieuse qu'aucune autre.

Là où les amants s'inquiètent "Toujours m'aimeras-tu?" nous
laissons nos épidermes crier: "Demain n'est pas encore là,
reprends-moi!".

Par Cléa Carmin

*Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles / La blanche
Ophélie flotte comme un grand lys, / Flotte très lentement,
couchée en ses longs voiles ... / On entend dans les bois
lointains des hallalis. Arthur Rimbaud*